

Roland HALBERT *Grenier à sel Pour saluer Gracq*, Editions FRAction.

En ces temps de G.P.S. et de numérisation, quel bien l'on ressent de pouvoir se ressourcer dans ce pays à hauteur d'homme que Julien Gracq quitta il y a peu ! Ce souffle d'espace et de rives de Loire, il faut le retrouver à travers les pages de ce *Grenier à sel* que Roland Halbert vient de publier aux éditions FRAction.

« Poésique » dit-il, oui, quand la musique des mots se déploie au tempo du fleuve dans les harmonies du vent et des herbes de ces collines des Mauges que l'auteur connaît bien. Il eut le privilège de rencontrer celui qui avait expérimenté qu'« il faut si peu pour vivre ici », après avoir dit adieu au tumulte parisien. Etant retourné « vivre entre ses parents le reste de son âge », Gracq sut élargir son champ de vision aux horizons d'une géographie qui ne fut pas que scientifique puisqu'il y démêla aussi ces grains de folie d'un domaine propre à la poésie ; pour preuve *Les Eaux étroites*, témoignage du talent multiple d'un écrivain, figure majeure de la seconde moitié du vingtième siècle français. Et cette atmosphère tissée d'eau et de la lumière d'un ciel aux résonances humaines, R. Halbert sait à merveille nous le faire toucher du cœur : il y a de la chair et de l'air dans ses pages, une sensibilité grâce à laquelle, avec ces images empreintes de la sagesse populaire et d'une croyance à fleur de peau. R. G. Cadou se reconnaîtrait jusque dans les lieux-dits, les portraits de l'idiot du village, du saulnier désœuvré, du facteur-rebouteux et de la couturière sont les voisins de Pacifique Liotrot, le garde-chasse du château !

Pour qui est un peu introduit, l'homme Gracq n'est jamais loin avec les allusions aux souvenirs d'enfance en guise de clins d'œil : ce boomerang désiré, la gare désaffectée, le retour du père, la maison familiale et jusqu'aux promenades le long des peupliers de l'île Batailleuse ou sur le cours de l'Evre. Roland Halbert a tôt fait de communier avec ces paysages puisqu'il appartient à ce terroir, et en un style aéré mais d'un lyrisme maîtrisé, il recrée cette musique, « un leitmotiv / de Wagner / légèrement chaviré » qui prend son lecteur ravi des trouvailles dont la richesse d'invention poétique recoupe le visuel et le sonore : « Et le passereau / sans solfège / dont le nom / s'est perdu / dans le désenchantement du monde / niche au creux / de votre casquette / et y picore / le ciel sonore. »

Mais toujours s'impose la référence à l'œuvre de Louis Poirier dont l'effacement a trop longtemps occulté l'importance. Alors R. Halbert trouve les mots qu'il faut pour déceler « le sel de la langue et de la vie ». Si « aucun geste ne vaut un pont », l'auteur du *Blues pour Cadou* est de ceux qui peuvent bâtir le passage entre l'homme-et-son-œuvre et le lecteur lorsqu'il utilise l'appel-invocation « Par ici », « Par ici » et a recours aux tics de langage de l'interlocuteur : « Plus d'une fois / disiez-vous ». On se sent à portée de voix et, la disposition typographique aidant, les bruits familiers nous atteignent encore : « ...ils ont avalé la clé / tintant / dans sa chute / au fond / du puits / taciturne », comme si l'écho s'en répercutait dans la rue en pente du village, ou à la façon du mouvement nous emportant au vrombissement de la « toupie des mots / qui tourne / tourne / vif / et rit / rouge... » suggéré par les allitérations ; un art complet qui donne à voir, servi par une judicieuse disposition typographique, et à entendre la patte du musicien omniprésente. C'est du domaine de l'imagination, de l'émotion et même de la réflexion métaphysique : « Désormais / votre couleur absolue / est le blanc / – ce blanc de sablière / où coulent les années / sans agenda / ni calendrier ». « Et la vie / aux *eaux étroites* / coule aussi / tel un courant de voyelles / souterraines / d'où, soudain / affleurerait / un soleil fossile / au goût de schiste / et de chanvre », des textes transparents pour qui a fréquenté *Les Carnets du grand chemin* et s'est imprégné de ce terroir littéraire qu'avec subtilité Roland Halbert, à sa manière très personnelle, transmet en témoin de première main.

Ajoutez à cela l'utilisation habile de textes sortis d'anciens manuels scolaires pour recréer une époque, et les échappées oniriques ayant fonction d'intercalaires, outre la mise en page soignée et la reproduction de signes alchimiques du sel pour couronner la symbolique de ce grenier, tout concourt à la qualité de cette publication ; on se plaît à flâner dans « ce pays sérieux », happé par « cet éclat / qui aiguillonne / la voie sèche / où nous avançons »... « Cependant / à l'ombre bien mûre du cimetière / les morts en terre cuite / herborisent / renversés dans la rosée biblique / du Val sans Retour », bouclant avec la geste arthurienne le cycle du voyage gracquien. Il devient nécessaire de conclure en compagnie du promeneur des bords de Loire, avec toute la sagesse du grand âge, et lui faisant écho : « Et c'est bien suffisant ».

Claude Serreau
pour la revue *Traces*.